

Société académique de Saint-Quentin

Fondée en 1825

Reconnue par Ordonnance royale du 13 août 1831

en son hôtel de Saint-Quentin

9, rue Villebois-Mareuil

Conseil d'administration

| | |
|--|---|
| Président..... | M. André TRIOU |
| Vice-présidentes..... | Mme Monique SÉVERIN Mme Arlette SART |
| Secrétaire..... | Mme Geneviève BOURDIER |
| Archiviste..... | Mme Monique SÉVERIN |
| Bibliothécaire..... | Mme Arlette SART |
| Trésorier..... | M. Jean-Paul ROUZÉ |
| Conservateur du musée..... | M. Dominique MORION |
| Anciens présidents, membres de droit..... | M. Jean-René CAVEL M. Francis CRÉPIN M. Bernard DELAIRE |
| Membres..... | M. Christian CHOAIN M. Jacques LEROY M. Jean-Louis TÉTART |

Activités de l'année 2004

23 Janvier: Assemblée générale.

Les grands prix de Rome saint-quentinois, par Jean-Louis Tétart, conférence préparée avec André Vacherand.

Le concours du prix de Rome, institué en 1663 par l'Académie, a permis à quatre Saint-Quentinoises de naissance de s'illustrer.

Jacques François Fernand Lematte. – Né en 1850 à Saint-Quentin, il concourt en 1870 pour le Prix de Rome de dessin où son essai est éliminé. Repêché, il devient Grand Prix de Rome avec *La Mort de Messaline*. Les musées d'Alger, Caen, Mulhouse, Nantes, Nice, etc., exposent les œuvres de ce peintre classique, et, à Saint-Quentin, le musée Antoine Lécuyer possède de lui quarante-deux études, toiles et pastels. Il meurt en 1932 à l'âge de 82 ans.

Gabriel Girodon. – Chaque Saint-Quentinoise connaît au moins une de ses œuvres. Du portrait du carillonneur Gustave Cantelon qui observe d'un œil malicieux les visiteurs de la salle des mariages de l'hôtel de ville, au buste de

Marc Delmas ou au *Petit Saint-Quentin*, réalisé à l'initiative de la Société académique, ses tableaux décorent et embellissent la ville de Saint-Quentin. Mais l'œuvre de Girodon dépasse le cadre de la ville.

Né en 1884 à Saint-Quentin, il devient en 1902 l'élève de Cormon et entre en 1903 à l'École des beaux-arts de Paris. Il se voit décerner le Grand Prix de Rome en 1912 pour son tableau intitulé *Œdipe pleurant le corps de ses fils*. Après la première guerre mondiale il entame une carrière de portraitiste : à Rome d'abord où il réalise les portraits du cardinal Gasquet, de l'ambassadeur Jonnart et du Pape Pie XI, puis à Paris où il met son talent au service de la bonne société de l'époque.

En 1927, il est de nouveau à Saint-Quentin où il prend la direction de l'école Maurice Quentin de La Tour et occupe les fonctions de conservateur-adjoint du musée. Peintre, sculpteur, fresquiste, ses multiples talents lui permettent de s'exprimer dans de nombreux domaines. La basilique de Saint-Quentin lui doit les personnages de sa crèche, les églises de Bernot et d'Étreillers leurs riches décorations et leur chemin de croix au réalisme frappant. En 1939, il se charge du déménagement des œuvres du musée vers le château des Roches, en Mayenne, où il meurt le 24 novembre 1941.

Marc Delmas. – Né en 1885, il entre en 1901 au Conservatoire national de musique de Paris où il suit les cours de Georges Cassade, Paul Vidal, Charles Lepneveu... Prix Rossini en 1911, prix Ambroise Thomas en 1912, il devient Grand Prix de Rome de musique en 1919 avec *Le Poète et la fée*. Son opéra, *Cyrca*, obtient le Grand Prix de la Ville de Paris en 1925 et est dansé à l'Opéra. Il disparaît en 1931, en pleine maturité, laissant derrière lui une œuvre considérable : onze opéras, quatre poèmes symphoniques, une rapsodie et de nombreuses pièces musicales.

Paul Guiramand. – Né à Saint-Quentin en 1926, il quitte sa ville natale à l'âge de sept ans pour Paris où sa famille s'installe. À seize ans, il suit les cours de dessin de la ville de Paris. En 1950, une première grande œuvre le fait remarquer : il réalise les décors d'une pièce de Federico Garcia Lorca au Kantsallisteatteris d'Helsinki. En 1952, il devient Grand Prix de Rome de peinture. Après son séjour à la Villa Médicis, il s'initie en 1955 à la lithographie dans l'atelier de Fernand Mourlot où il croise Miro, Chagall, Manessier... Exposé en 1956 à la galerie Herzog de Houston, en 1961 à la galerie Hammer de New York, en 1968 à Chicago, en 1969 à Tokyo, à Genève, il devient l'un des plus grands peintres du *xx^e* siècle. Plusieurs de ses mosaïques décorent des édifices publics et privés à Grenoble, Arras, Villeneuve-le-Roi, Cannes. Ses lithographies illustrent des éditions des œuvres de Camus, Apollinaire, Colette, Hemingway... ou encore le *Lagarde et Michard* ! « Sans la couleur je ne suis rien » et « Quand je n'ai plus envie de mettre de la couleur je fais de la sculpture », disait Guiramand.

Émile Marcelin. – Né au Havre en 1906, il a été directeur du Conservatoire de musique de Saint-Quentin de 1935 à 1943. Élève de Jean Gallon, il obtient le 1^{er} Prix au Conservatoire National de Paris en 1928 et, de 1929 à 1932, il est successivement lauréat pour la fugue et le contrepoint, pour la direction d'orchestre puis obtient le Grand Prix de Rome de composition musicale.

13 FÉVRIER : *Quand la presse raconte les « tanks »*, par Dominique Morion.

C'est le 15 septembre 1916 que l'armée britannique engage en Picardie ses premiers « tanks ». Le secret de leur fabrication avait été bien gardé ; la surprise fut totale pour les fantassins allemands qui cédèrent du terrain. Pourtant ce succès ne fut pas exploité et resta sans lendemain, et la fameuse percée tant espérée ne put se réaliser.

La presse londonienne monta en épingle ce fait d'armes pour le transformer en une victoire éclatante et fut immédiatement relayée par la presse française. Mais le lecteur n'eut pas le loisir de découvrir à quoi pouvait bien ressembler ces fameux « tanks », car la censure n'en autorisa pas tout de suite la reproduction photographique en raison du contre-espionnage.

Comment la presse illustrée s'y prit-elle pour satisfaire ses lecteurs ? Nous en découvrons quelques exemples : le magazine *J'ai vu* publie dans son numéro du 7 octobre 1916 un merveilleux dessin digne des plus belles *amazing stories* d'anticipation avec cette légende délirante : « Pas d'yeux, pas d'orbites, pas de bouche ! seulement au-dessus de ces antennes un œil cyclopéen, un trou par où jaillit un éclair rouge et jaune que nul ne peut soutenir sans mourir. »

Autre politique dans *L'Illustration* du 30 septembre 1916, qui a choisi de ne pas illustrer : un dessin d'imagination serait purement fantaisiste, et ce serait duper les lecteurs que de leur proposer un extrait d'une œuvre d'anticipation de H.G. Wells dans laquelle cet auteur évoque des combats de machines blindées et armées de canons.

Ce n'est qu'au début du mois de décembre 1916 que le voile est enfin levé : les photographies des « tanks » font la couverture des hebdomadaires ; on nous les montre sous tous les angles ; les dessinateurs reconstituent les scènes de batailles où interviennent ces machines invulnérables parfois comparées aux monstres préhistoriques, franchissant les tranchées ennemies, foudroyant les fantassins allemands qui fuient, éperdus.

Déjà la légende s'empare de la réalité. « Tank » se traduit en français par « citerne ». C'est, dit-on, un stratagème destiné à tromper les espions ennemis. Faux ! réplique *L'Illustration* : tank est un sobriquet dû à un Tommy qui, apercevant l'engin, se serait écrié « *A tank!* », « Tiens, une citerne ! » D'autres traductions sont proposées comme « crème de menthe » donné au premier de ces blindés : nom de baptême pour les uns, terme de marine pour les autres ; ainsi, le quotidien *Excelsior* du 26 septembre 1916 compare le tank au *Dreadnought* de la Royal Navy.

C'est à Juvincourt, le 16 avril 1917, que les premiers chars d'assaut de l'armée française attaquent les lignes allemandes. Là encore, il faut attendre plusieurs semaines avant de découvrir la silhouette des fameux chars Schneider pourvus d'un éperon avant caractéristique. La citation à l'ordre du jour des félicitations du général Nivelle au groupe des 132 chars d'assaut ne peut dissimuler l'échec de la percée. Cette fois, l'effet de surprise n'a pas joué : *Le Miroir* du 3 juin 1917 reconnaît que les batteries allemandes avaient reçu pour mission de contrebattre l'avancée des chars.

Le dessin de couverture du petit périodique *Patrie: Les chars d'assaut à Juvin-court*, qui évoque l'invulnérabilité de ces derniers, est trompeuse. Le mythe du char invulnérable a fait long feu, l'évocation de la bataille jette le doute ; on y découvre que le fantassin allemand n'hésite pas à grimper sur l'engin pour jeter des grenades à l'intérieur et que le tankiste n'est pas à l'abri du danger. Il convenait aussi de rappeler la mort du commandant Bossut à Berry-au-Bac le 16 avril 1917 alors qu'il emmenait ses chars au combat.

12 MARS : *Le Familistère : une utopie pratiquée*, par Guy Delabre.

Il s'agit de cette entreprise si fameuse fondée à Guise par Jean-Baptiste Godin et de la pensée sociale qui a inspiré sa réalisation.

Nous suivons d'abord Godin, excellent ouvrier, son apprentissage du compagnonnage et l'épreuve de la misère au début de la révolution industrielle, lorsque se pose la question de ce prolétariat dont il fait partie. Installé à Guise, il prend en 1840, à 23 ans, un brevet d'invention d'appareils de chauffage en fonte. Il accède très vite à la fortune. Il se passionne en même temps pour la question sociale.

Il se plonge dans l'étude des œuvres des socialistes « utopiques » : il s'intéresse en particulier aux idées du comte de Saint-Simon (1760-1825), de Charles Fourier (1772-1837), inventeur des Phalanstères, et de Robert Owen (1771-1858) qu'il a rencontré en Écosse. Ce dernier, comme Godin, est un industriel philanthrope qui a fondé une collectivité ouvrière « modèle ».

Godin fait partie de ces hommes épris de liberté et de justice sociale, désireux de promouvoir une nouvelle organisation du travail et de la société, qui accueillent avec enthousiasme la révolution de 1848. Il est élu député à l'Assemblée constituante, mais dans ce cadre ses projets n'aboutissent à rien.

Il fonde le Familistère de Guise en 1857. C'est une société coopérative ouvrière qui regroupe des familles autour de ses usines. C'est aussi un ensemble architectural, le « Palais social », dédié au travail. On y construit 800 logements très confortables qui disposent d'un théâtre et d'écoles, assortis de bâtiments destinés à l'éducation, la culture, les loisirs, etc. Une organisation rigoureuse prévoit chaque activité au sein de cette collectivité gérée démocratiquement par ses membres. Rien n'est laissé au hasard.

En 1880, il organise sa succession. Il meurt en 1888. Il a pris ses dispositions de telle sorte qu'en 1909 l'entreprise est entièrement détenue par les coopérateurs associés.

On connaît encore de nos jours cette entreprise originale dont le statut est demeuré le même jusqu'en 1968. Si la cohérence de la collectivité n'existe plus, l'usine fonctionne toujours avec les mêmes spécialités. On s'est posé la question de savoir si ce qu'on nommait avec mépris une utopie n'avait pas quelques mérites dont nous pourrions encore tirer quelques leçons.

Guy Delabre en définit ainsi l'originalité et le réalisme : nous sommes en présence d'un ensemble inspiré par une morale fraternelle opposée à l'égoïsme d'une société fondée sur le profit. C'est le système qui pratique la

répartition équitable des bénéfices de l'entreprise. On y réalise l'émancipation intellectuelle et morale d'une population qui dispose d'un cadre de vie fondé exprès pour elle, où l'on se soucie du confort de l'ouvrier, de l'émancipation féminine et de la promotion sociale.

9 AVRIL : *Les Saint-Quentinois au XVIII^e siècle*, par André Triou, conférence prononcée en séance publique à la Chambre de commerce.

Il y a quatre cents ans les conditions de vie de nos ancêtres étaient bien différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui. Régnait alors un «petit âge glaciaire», cause d'hivers rigoureux et d'étés maussades très défavorables à l'agriculture et à la santé, sans amélioration sensible avant le siècle suivant. L'étude des registres paroissiaux montre que nombre d'entre eux ne dépassaient pas 20 ans (en 1675, dans la paroisse Sainte-Marguerite, il y a 38 naissances pour 46 décès dont 15 de moins d'un an, et 18 entre 1 et 19 ans).

La ville, qui comptait environ 8 000 habitants, était dominée par les patrons de l'industrie des toiles et du grand commerce ; dans la campagne environnante, une nombreuse paysannerie vivait de la culture des céréales et de la filature du lin. Le sort de la ville et celui des campagnes étaient liés.

La population subissait les calamités typiques de l'Ancien Régime : la pénurie des ressources entraînait la disette, la hausse des prix, la misère et les épidémies : peste et choléra.

La situation de la ville, au seuil du Vermandois, à la frontière du royaume, sur la route des invasions, rendait celle-ci vulnérable aux guerres, à l'insécurité, au ravage des campagnes et aux difficultés du commerce ; la prise et le pillage de la ville par les Espagnols en 1557 étaient encore dans tous les esprits.

L'église jouait un grand rôle par sa richesse et son influence. Saint-Quentin vivait au son des cloches de ses douze paroisses, de la Collégiale et des nombreux couvents.

On peut distinguer deux parties dans son histoire :

Le temps des guerres de 1610 à 1660.— La menace de guerre européenne conduit Richelieu à renforcer la frontière du Nord et à faire construire de nouveaux remparts autour de la ville, indispensables pour la défense du royaume. De 1624 à 1642 on élève des fortifications rasantes «à la Vauban», avec bastions et demi-lunes. La guerre de trente ans (1618-1648) est marquée par des passages de troupes et une insécurité telle que les campagnes sont ravagées et que la ville doit accueillir une foule de personnes menacées. D'où la ruine de l'agriculture et du commerce, la misère populaire, les épidémies de peste, le manque de ressources ; d'où les missions de saint Vincent de Paul au secours des plus misérables ; d'où la fondation des maisons de refuge et d'abbayes comme celle de Fervaves.

Enfin, la paix générale, si longtemps attendue, est accueillie par une immense joie populaire, comme en témoigne la fameuse entrée royale de Louis XIV à Saint-Quentin en 1660. Aux grands malheurs succède une grande allégresse.

Le règne personnel de Louis XIV, de 1661 à 1715.— Les victoires françaises ont repoussé la frontière à plus de 100 kilomètres vers le nord : la menace permanente

de l'invasion a disparu et les nouvelles fortifications ne servent plus à grand-chose. Même si le climat ne s'est guère amélioré, les récoltes sont meilleures et le prix des grains a diminué.

Les campagnes connaissent une activité plus régulière ; on installe des métiers à tisser dans les villages où la filature du lin existait déjà. La mulquinerie est encouragée et protégée par Colbert qui prend des édits afin de garantir la qualité des produits, d'où l'essor de cette industrie le plus souvent aux mains des familles protestantes.

Mais, en 1685, l'abrogation de l'Édit de Nantes contraint les familles protestantes à abjurer leur religion et entraîne de nombreux départs à l'étranger – sur les 800 protestants recensés en 1664, il n'en reste que 126 en 1700 – qui mettent en difficulté cette industrie. Il faut noter que les Saint-Quentinois manifestèrent en ces circonstances une réelle tolérance vis-à-vis de leurs compatriotes persécutés ; cet esprit de modération est fameux dans l'histoire de notre ville. À tel point qu'en 1702 on voit Joly de Bammerville quitter un Poitou « intégriste » et venir chercher asile dans nos murs ; de même que Crommelin qui, des Flandres, s'installe ici en 1572.

La fin de la période est marquée par le retour de conditions climatiques rigoureuses, notamment à partir du terrible hiver 1709. Les échecs militaires de la fin du règne, l'augmentation des impôts, les difficultés du commerce sont durement ressentis par les Saint-Quentinois.

En conclusion, pendant ces cent années, les conditions générales de vie n'ont guère varié : le chiffre de la population a maintenu son équilibre naturel ; après les grandes difficultés, on assiste à une étonnante reprise des naissances. C'est, pour notre région, la fin de la menace de guerre et de l'insécurité ; Saint-Quentin n'est plus seulement « une ville de la Somme ».

L'autorité de la monarchie absolue a soutenu, parfois à l'excès, la qualité des produits de la mulquinerie. Les métiers à tisser se sont répandus dans les campagnes, gage de la prospérité à venir. La ville a n'a cessé de manifester sa fidélité au roi son seigneur qui a garanti ses privilèges. Ses habitants ont accompli leur devoir pour Dieu, le Roi et la Patrie. Ce faisant, ils ont vécu de dures épreuves en attendant les progrès du Grand Siècle.

14 MAI : *L'église Saint-Éloi*, par Francis Crépin.

L'église qui porte le nom d'Éloi, second « inventeur » du corps de saint Quentin, est située à proximité des marais où Eusébie l'avait découvert en 342 et où se dressait jusqu'en 1557 l'abbaye de Saint-Quentin-en-l'Isle.

La première église Saint-Éloi date de 1164 ; elle est alors située à l'extérieur des remparts. Elle ne devient « paroisse » qu'en 1295, non loin de l'abbaye dont elle dépend. Entre l'abbaye et l'église s'étendaient des jardins et des prairies divisés et arrosés par les petits ruisseaux qui descendaient vers la Somme. Nous savons qu'à la fin du Moyen Âge la paroisse disposait de revenus appréciables sans pourtant posséder de terres.

Étant située « hors les murs », elle était exposée aux ravages des gens de guerre.

En 1557, lors du siège espagnol, elle est incendiée; comme l'abbaye et l'église Saint-Pierre-au-Canal. On ne sait plus grand-chose à son sujet. On pense qu'elle se trouvait plus à l'ouest que de nos jours. Un plan de Charles Gomart (xix^e siècle) la dessine en forme de croix latine.

Au début de la Révolution sa trace est à nouveau perdue; on sait seulement que les habitants du faubourg d'Isle n'ont plus d'autre église et paroisse que la Collégiale. Ce n'est qu'à partir de 1856 que *Le Journal de Saint-Quentin* signale la construction future d'un nouveau lieu de culte. Une donation de Mlle Desains ne suffit pas. En attendant, l'office dominical est célébré dans une grange récemment acquise par l'archiprêtre.

En 1866, les mêmes sources rapportent que la chapelle élevée dans le faubourg d'Isle a été bénie par Mgr l'évêque de Soissons et de nouveau érigée en paroisse. À partir de cette époque des dons substantiels vont permettre de prévoir la nouvelle construction. Les projets et les plans adoptés en 1869 comprennent un édifice de style gothique de 55 mètres de long sur 21 mètres de large, plus deux saillies du transept de 10 x 4 mètres et une chapelle absidiale de 8 x 8 mètres, soit une surface totale de 1 806 m².

En fait, on doit se contenter dans un premier temps d'une longueur de 22 mètres, soit le chœur et son collatéral, pour un devis total de 150 000 francs, revu à la baisse à 127 786 francs. La construction ne commence qu'en 1871; mais il faut d'abord renforcer les fondations et monter un enclos en planches recouvert de papier bitumé pour remplacer provisoirement la partie coupée de l'ancienne église.

En 1878, les premiers 22 mètres ne sont pas atteints; après de longues discussions, le Conseil municipal vote une somme de 37 182 francs pour l'exercice suivant; en 1879, la première tranche de l'église est achevée; mais cela ne suffit pas pour accueillir la population du faubourg, bien qu'on l'estime destinée à 1 000 personnes, ce qui est très exagéré. Il faut attendre 1892 pour que soient achevées les trois travées supplémentaires. La bénédiction a lieu en juin 1894, vingt ans avant la Grande Guerre!

L'église Saint-Eloi n'a pas échappé au désastre; elle a été largement dévastée à l'extérieur, au niveau de la rose de façade et du chevet, et sa cloche a été fondue par les Allemands. Sa reconstruction ne fut terminée qu'en 1926, avec la bénédiction d'une nouvelle cloche: Jeanne-Thérèse-Marie-Jacqueline-Éloi. C'est l'église actuelle. La décoration intérieure doit beaucoup au peintre Théo Cazé, à qui l'on doit aussi le beau chemin de croix qui entoure l'édifice.

18 JUIN: *Au temps des équipages*, par Monique Séverin.

Les personnes d'un âge «certain» peuvent appeler le temps de l'occupation 1940-1944 «le temps des charrettes». C'était, avec la bicyclette, le seul moyen de transport. Mais si quelques épisodes de «courses» entre amis sont d'amusants souvenirs, au xix^e siècle c'est surtout un mode de vie, avec ses bons et ses mauvais moments, qui est ici rappelé.

Vers 1850, la presse raconte des faits divers amusants: chevaux échappés, vols,

petits incidents, procès pour stationnement... Une série de diapositives montre les voitures à deux ou quatre roues, légères ou plus robustes réservées aux voyages, tirées par un seul cheval ou deux, voire par quatre ou six. Il y a les voitures de maître, d'autres avec cocher. On ne peut toutes les énumérer : à deux roues : tilbury, boghei, cabriolet ; à quatre roues, ouvertes : victoria, calèche, landau ; fermées : coupé, berline, omnibus, mail-coach. Pour les promenades, on utilise le break ou le char à bancs, l'américaine, le phaéton...

Les journaux annoncent assez fréquemment des occasions. Les carrossiers sont trois ou quatre à Saint-Quentin. L'un d'eux avait ses ateliers place du Huit-Octobre, surmontés d'un cheval de pierre qui a survécu à la Grande Guerre. Depuis 1850 les propriétaires d'hôtels vont à la gare attendre les voyageurs, faisant montre de rivalités d'assez mauvais goût. Les carrossiers ont un service de location de voitures avec cocher pour les noces, qu'ils proposent entre 6 et 8 francs. En 1853, l'un d'eux conduit les pèlerins à Liesse pour 4 francs la place, et « il partira dès qu'il y aura quatre personnes réunies ». Mais un concurrent baisse ses prix de moitié !

Les selliers et les bourreliers sont nombreux ; ils offrent l'entretien d'écuries à l'année, à 10 francs par cheval et par an. Les marchands de chevaux arrivent en ville avec un grand choix. Ils s'annoncent dans la presse en donnant l'adresse des hôtels qui possèdent de grandes écuries : l'Hôtel du Cygne, l'Hôtel d'Angleterre, l'Hôtel du Commerce. Le Lion d'Or, rue d'Isle, peut à lui seul loger 130 chevaux.

La « remonte » pour l'Armée appelle les propriétaires de chevaux à les vendre. Le service chargé de la sélection les convoque au chef-lieu où, après une seconde visite, le prix des bêtes est débattu. Un bon cheval vaut environ 500 francs. Les animaux de réforme de l'armée sont proposés aux cultivateurs pour une seconde carrière.

Les journaux rapportent aussi des histoires de fraudeurs, de chevaux emballés, d'essieux brisés, d'accrochages volontaires de conducteurs rivaux, d'une diligence arrêtée à Festieux par un troupeau de bovins ; des palefreniers sont condamnés pour mauvais traitements.

Le stationnement en ville est sérieusement réglementé. On peut s'offrir un gardien pour quelques sous. Dans la cité ou à la campagne, agents-voyers, cantonniers-chefs, gardes-champêtres, employés des contributions indirectes, agents forestiers et des douanes, maires et adjoints, commissaires et agents de police, ingénieurs des Ponts et Chaussées et gendarmes sont habilités à verbaliser. Le 8 janvier 1852, deux charretiers récalcitrants qui transportent du bois à Fourdrain provoquent un désordre terrible parmi les lanciers en promenade et écopent de 40 jours de prison.

Il y a déjà des transports exceptionnels. Le 23 mars 1856, une énorme table en fonte est transportée de la fonderie de Moulins-Lille jusqu'à la manufacture Saint-Gobain. Devant servir à la fonte des glaces, elle mesure 4 mètres de large sur 5 mètres de long. Elle pèse 2 500 kilos. Le « camion », tiré par 18 chevaux, laisse des marques de son passage sur certaines routes.

5 AOÛT : *Visite de l'église Saint-Martin à Remigny*, commentée par Marie-Jeanne Bricout.

L'église Saint-Martin fut détruite en 1917 ainsi que tout le village, et son emplacement dévasté au point qu'elle ne put être reconstruite sur place. Elle fut alors érigée au point le plus élevé de la commune. On distingue de loin son énorme clocher et sa coupole surmontée de la statue de son patron. L'architecte Louis Brassart-Mariage en réalisa les plans et elle fut construite par une entreprise parisienne en 1926.

Ses particularités sont nombreuses : l'importance du clocher, l'adoption du style néo-roman, et surtout la coupole de style byzantin qui laisse pénétrer largement la lumière. On remarque à l'intérieur un vaste narthex, une grande tribune, une large galerie au-dessus des bas-côtés et un triforium autour du chœur. La charpente est métallique, le clocher en béton armé, le sol en granito. Il y a une sacristie de chaque côté du chœur. Un calorifère en sous-sol assurait le chauffage.

La décoration intérieure, exécutée teinte chêne moyen, a été dessinée par l'architecte pour créer un ensemble cohérent de formes géométriques simples : le grand autel, les autels latéraux, la chaire aujourd'hui transformée en ambon, le confessionnal, les fonts baptismaux et divers mobiliers ornés de carrés, de cercles, de frises crantées avec, pour l'autel, les symboles du blé et de la vigne, le ciboire et les hosties sculptés sur la porte du tabernacle. Les vitraux, dédiés à saint Martin, qu'on voit partager son manteau, sont surmontés d'un dessin représentant une coupole. Trois des nombreuses statues, dont une Jeanne d'Arc, due à Maxime Réal del Sarte, reposent sur des colonnes sauvées de l'ancienne église. Le porche, avec son tympan aux anges agenouillés, orne une façade élégante quoique dissymétrique. On admire l'assortiment de la pierre et de la brique. Une grande croix orne chaque face du clocher. L'entretien d'une telle église, démesurée par rapport à la population actuelle, est cependant assurée grâce au dévouement de la municipalité

L'architecte Louis Brassart-Mariage (1875-1933) est renommé pour ses travaux lors de la « reconstitution » de Saint-Quentin, qui concernent le groupe scolaire Marthe Lefèvre, récemment restauré et les magasins Devred et Bata ; et, aux alentours, les églises de Grugies, Gouy, Tugny-et-Pont, Hinacourt, Ly-Fontaine, Seboncourt, Sequehart, ainsi que des écoles, des mairies et l'asile de vieillards de Flavy-le-Martel. Il proposa en 1914 un plan d'urbanisme pour la ville, resté à l'état de projet à cause de la guerre, mais repris en 1919 pour la reconstruction. On y remarque une nouvelle organisation de l'espace : emplacement des habitations et des usines, vastes percées de voies, espaces verts, cités-jardins, terrains et bâtiments de sport. Ce projet n'a été réalisé qu'en partie dans l'entre-deux guerres.

17 SEPTEMBRE : *Les Saint-Quentinois au XVIII^e siècle*, par André Triou, conférence prononcée en séance publique à l'École nationale de musique et d'art dramatique.

Faisant suite à la conférence du 9 avril concernant le XVII^e siècle, André Triou a abordé l'évolution économique et sociale de Saint-Quentin durant la période

1715-1789. Le climat s'améliore, d'où une augmentation de la population. On sort peu à peu du « petit âge glaciaire » avec ses hivers et ses printemps froids, ses étés frais et humides jusqu'en 1720. Les températures sont en hausse, les mauvaises années, comme en 1740, très rares, les récoltes plus abondantes et régulières. À Saint-Quentin, il y a 8 000 habitants en 1715 et 10 000 en 1788, soit une augmentation de 25 % ; la mortalité des enfants reste très forte jusqu'à quatre ans ; au-delà, elle diminue très nettement : les jeunes gens et les adultes supportent mieux la grippe, la dysenterie, la tuberculose, la pneumonie, la variole ; plus de peste ni de choléra malgré une hygiène déplorable. Au total, on vit vieux.

La mulquinerie s'intègre dans la région de Saint-Quentin. L'industrie du lin gagne de plus en plus les villages où la sécurité est maintenant garantie ; on installe des métiers à tisser à la campagne où la filature existe déjà depuis longtemps. La plupart des toiles y sont tissées. Des milliers d'ouvriers saisonniers ou permanents livrent leur ouvrage à des « porteurs » qui les remettent aux « courtiers », lesquels fournissent les négociants urbains qu'on nomme « fabricants ». Dès les années 1850 la ville reçoit des toiles des environs et des régions de Péronne, Chauny, La Fère, Marle, Guise et Vervins. La population de ces villages augmente : en trente ans, celle du Verguier passe de 300 à 500 habitants. Le niveau de vie s'améliore et de nouveaux artisans viennent s'y installer.

Saint-Quentin assure encore une partie du tissage, le blanchissage et l'apprêt des toiles. Surtout, on y trouve plus de 60 maisons de commerce qui vendent les étoffes fines, les linons, les batistes, la gaze de fil. On les expédie à Paris, à Versailles, dans les grandes villes, à l'étranger, en Europe du Nord et du Sud, en Turquie, en Amérique espagnole. Le grand commerce est source de fortunes considérables. Il y a pourtant des crises, selon l'offre et la demande, et lors des guerres avec les Anglais qui gênent les transports maritimes.

L'agriculture, en progrès, fournit surtout des grains. Un tiers des terres appartient au clergé, notamment aux chanoines de la collégiale. Les céréales, stockées dans des greniers, sont vendues lorsque les prix sont les plus élevés. Les ordres religieux en tirent de grands profits tandis que le nombre des clercs est en diminution. La vie des paysans demeure difficile ; les plus modestes subsistent tout juste ; les gros propriétaires expérimentent des méthodes et des cultures nouvelles comme la pomme de terre et les plantes fourragères. Les fermiers aisés s'embourgeoisent et leurs enfants vont vivre en ville, s'instruisent et achètent des offices.

La société urbaine adopte la mode et les idées du siècle des Lumières. On compte, au milieu du siècle, une centaine de mulquiniers. Une foule d'autres professions, de plus en plus variées, concourent à l'élévation du niveau de vie. Le luxe de la toilette, les concerts, les sociétés savantes, les loges maçonniques témoignent de l'adhésion de la bourgeoisie et de la noblesse aux idées nouvelles. Le premier théâtre, construit en 1774, connaît un immense succès. Les protestants constituent une oligarchie qui domine la commune, l'industrie et le négoce, et dispose d'une richesse exceptionnelle. Ils profitent de l'édit de tolérance de 1787.

La Grand'place est entourée de maisons de pierre alignées selon l'ordonnance de 1742. S'y tiennent les foires et les marchés. C'est là que s'arrête la diligence de Paris après 18 heures de route. Dès les années 1760 les guides touristiques signa-

lent l'hôtel de ville avec son carillon de 1759, la magnificence de la Collégiale, le pittoresque des églises et la richesse des couvents. Les cloches rythment la vie quotidienne.

Toujours enfermée dans ses murailles, Saint-Quentin atteint à la fin du siècle une puissance capitaliste qui dirige la campagne et la ville ; elle joue un rôle national et international. La puissance de l'Église et ses propriétés se maintiennent jusqu'à nouvel ordre. Les habitants demeurent fidèles à la monarchie, tolérants et respectueux de la propriété. Nous ne sommes pas loin du XIX^e siècle.

19 SEPTEMBRE : *Participation aux Journées européennes du Patrimoine. Ouverture du Musée archéologique*

Projection et commentaires de Monique Séverin et André Triou sur l'entreprise Séret et l'Âge du Fer à Saint-Quentin

15 OCTOBRE : *Hector Berlioz*, par Monique Salandre.

La vie d'Hector Berlioz (1803-1869) fut à la fois glorieuse et tragique. Ce provincial ressent très tôt la passion de la musique. Il monte à Paris à l'époque romantique et en connaît les principaux acteurs : Musset, Vigny, Alexandre Dumas, Flaubert, Chopin, Liszt, Victor Hugo. Il assiste à la « bataille d'*Hernani* » en 1830.

La même année, il reçoit le Grand Prix de Rome. Avec *La Symphonie fantastique*, *Roméo et Juliette*, *Harold en Italie*, son *Requiem*, il parvient au sommet de la gloire marquée cependant par des échecs cuisants et des haines tenaces. Sa fortune n'est pas assurée, son mariage avec Harriett Smithson connaît de nombreux orages et sa vie sentimentale est épuisante.

Il est journaliste, critique musical, auteur d'ouvrages de composition, part en tournées dans toute l'Europe. Il est acclamé à Berlin, Vienne, Prague, Saint-Petersbourg. Il y connaît des triomphes avec *Carnaval romain*, *La Symphonie funèbre*, *La Damnation de Faust*, et lors de festivals où il rend hommage à Beethoven, Rossini, Gluck, Mendelssohn.

À la fin de sa vie, endeuillé, endetté, malade, épuisé, déçu par des échecs comme celui des *Troyens*, il fait encore des tournées, écrit ses *Mémoires*, retourne en Russie, goûte à la Côte d'Azur, regagne Paris pour y mourir. « Maintenant – a-t-il dit – on va jouer ma musique ».

29 OCTOBRE : *Visite du musée archéologique*, organisée par l'Office du tourisme, guidée par Dominique Morion.

19 NOVEMBRE : *Les conservateurs du Musée*, par Monique Séverin.

Le premier musée de Saint-Quentin a été fondé par la Société académique en 1837 dans l'ancienne abbaye de Fervaques administrée par la ville. Il a accueilli des œuvres diverses, et surtout le fonds d'atelier de Maurice Quentin de La Tour.

Louis Lemasle en fut le premier conservateur de 1837 à 1856 et en même temps directeur de l'école gratuite de dessin. Lemasle avait été le peintre officiel de Murat, roi de Naples, puis de la famille des Bourbons des Deux-Siciles. On lui doit des portraits et des scènes historiques ; son enseignement était très apprécié. Après lui, les professeurs Deligne et Duquesne prirent soin des collections jusqu'en 1885.

Théophile Eck fut conservateur de 1886 à 1917. Il procéda à l'installation des pastels et d'une partie des collections de l'hôtel légué à la Ville par Antoine Lécuyer. Il a mené des fouilles dans des cimetières gallo-romains, près de Vermand, et constitué un musée archéologique. Pendant la Grande Guerre, il limita les « emprunts » des autorités allemandes qui transportèrent pourtant les œuvres de La Tour à Maubeuge. Il ne survécut guère à ce désastre.

Fernand Israël était architecte. À la demande de la Ville, il surveilla le déplacement des pastels et des vitraux de la Basilique jusqu'à Maubeuge, les sauvegarda jusqu'à l'Armistice et assura leur transport au Musée du Louvre. Conservateur de 1921 à 1926, il contribua à la reconstruction de la ville.

Léon Delvigne était un dessinateur de grand talent. Chef de cabinet de dessin pour les broderies mécaniques de l'usine David et Maigret, il forma les élèves de l'école industrielle de Saint-Quentin. Il excellait dans les arts décoratifs ; il collabora à la reconstruction du musée, y installa les collections et fut nommé conservateur en 1927. En 1939, il se chargea du déplacement des pastels dans un château de Mayenne.

Gabriel Girodon fut conservateur de 1939 à 1941. Dès son enfance il fit montre d'un extraordinaire talent. Élève de l'école de La Tour puis des Beaux-Arts, il se vit décerner le Grand Prix de Rome en 1912. Ses portraits le rendirent célèbre à Rome et à Paris. En 1927, il revient à Saint-Quentin, au service de sa ville natale et des environs. Toutes les œuvres d'art publiques avaient été détruites pendant la guerre ; il travailla à leur reconstitution : sculptures, fresques, peintures à l'huile et au pastel, vitraux... Il mourut prématurément, laissant une œuvre et un souvenir inoubliables.

René Le Clerc arriva à Saint-Quentin en 1946. En 1947, il assura la réouverture du musée et en fut le conservateur de 1949 à 1974. Élève des Beaux-Arts et des Arts Décoratifs, second Prix de Rome, il travailla dans les ateliers de vitraux d'art ; premier ouvrier de France en mosaïque, il rassembla au sein du musée les collections dispersées. Il mit en place une nouvelle disposition des pastels. Il déploya une activité incessante tant auprès de ses élèves que lors des expositions temporaires. Il installa un musée pour les enfants afin d'« intégrer l'éducation artistique dans leur formation générale ». Ses brillants panneaux de mosaïque décorèrent la ville et sa région.

Hélène Guicharnaud, passionnée d'histoire de l'art des XVII^e et XVIII^e siècles, fut conservateur de 1974 à 1978. Elle s'attacha au réaménagement du musée et de ses réserves. Chaque année elle organisait une ou plusieurs expositions thématiques très remarquées.

Christine Debrie fut conservateur de 1978 à 1999. Professeur puis docteur en histoire de l'art, enseignante à l'université de Picardie, elle donna un nouveau

souffle à notre musée : inventaires, classement, expositions, conférences publiques, création d'un service éducatif, ouverture du musée sur la ville. Très engagée dans ses fonctions, elle ne parvint pas se consacrer à ses recherches autant qu'elle l'aurait voulu. Elle fit paraître un livre majeur en 1991, *Maurice Quentin de La Tour, 1704-1788*, mais ne put terminer le suivant. Elle ouvrit largement le musée à la peinture contemporaine tout en complétant, par des acquisitions et des dons, l'environnement pictural de notre illustre pastelliste.

Hervé Cabezas est l'actuel conservateur de notre musée. Il a assumé la lourde tâche d'organiser le tricentenaire de la naissance de La Tour ainsi que l'exposition rétrospective de ses œuvres au musée du château de Versailles. Le 12 septembre 2004, lors de la Journée de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne, la Société académique a présenté une exposition consacrée aux conservateurs du musée qui a connu un très vif succès.

10 DÉCEMBRE : *Le caricaturiste Emery Chanteclair (1874-1965)*, par Guillaume Doizy.

Lucien Emery, dit « Chanteclair », naquit dans un petit village près de Chauny. Il passa son enfance à Abbecourt. Doué pour le dessin, il devient à Paris l'élève d'Émile Courtet-Cohl, caricaturiste et pionnier du dessin animé. Suivant son maître, le jeune artiste débute dans les journaux d'extrême droite et antisémites comme *La Libre Parole* d'Édouard Drumont. Vers 1900, il collabore aussi à des revues humoristiques comme *Le Sourire*, *Frou-Frou*, *Gavroche*, ou engagées comme *L'Assiette au beurre*.

En 1901, après son mariage, il se fixe à Chauny où il devient caricaturiste politique du journal de droite *Le Réveil de l'Aisne*. Il s'attaque chaque semaine aux notables locaux, comme Paul Doumer, surtout lors des élections. Il s'en prend aussi aux élites nationales, au général André au moment de l'affaire Dreyfus, aux syndicats qui prennent parti dans les luttes sociales des années 1910-1911, et même à Jean Jaurès qu'il traite d'allié de l'Allemagne ! À Saint-Quentin, ses dessins paraissent dans *Le Cri-Cri*, de tendance de droite et cléricale.

Il fonde en 1908 une imprimerie à Chauny où il utilise des nouveaux procédés d'impression et la photogravure en noir et en couleur. Il travaille pour la publicité commerciale, et son entreprise lui procure des revenus considérables. En 1913 il met sur pied un ensemble industriel de grande dimension qui travaille, bien au-delà du cadre régional, pour le grand commerce parisien et la presse illustrée.

La guerre de 14-18 ayant détruit ses installations, il touche un million de francs de dommages de guerre, d'où un nouvel essor de ses activités à Compiègne. Dans ses publications, la photographie a depuis longtemps remplacé la caricature qui avait pourtant assuré sa notoriété.

Des projections nous ont permis de voir de nombreux dessins de l'artiste. À la fois vigoureux et critiques, ils dénonçant l'opportunisme des hommes politiques, le double jeu des partis, les promesses non tenues, et nous ont paru beaucoup plus audacieux que les caricatures actuelles. Les silhouettes croquées sur le vif s'accompagnent de légendes au vitriol.